



**HAL**  
open science

**“ Pour une rhétorique de la lecture féminine : évolution des images de lectrices dans les fictions françaises du XVIIe au XIXe siècle (de 1656 à 1856) ”**

Sandrine Aragon

► **To cite this version:**

Sandrine Aragon. “ Pour une rhétorique de la lecture féminine : évolution des images de lectrices dans les fictions françaises du XVIIe au XIXe siècle (de 1656 à 1856) ”. Isabelle Brouard Arends. *Lectrices d’Ancien Régime*, Interférences, Presses Universitaires de Rennes,, pp.PP 455-472, 2003, *Lectrices d’Ancien Régime*. hal-02461599

**HAL Id: hal-02461599**

**<https://hal.science/hal-02461599>**

Submitted on 30 Jan 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Pour une rhétorique de la lecture féminine :  
évolution des représentations de lectrices dans les fictions françaises  
du XVIIe au XIXe siècle (de 1656 à 1856)**

Madame de Genlis s'était proposée de réécrire l'Encyclopédie de façon chrétienne, je me contenterai de vous parler des lectrices d'ancien régime du XVII, XVIIIe et même un peu au delà, au XIXe siècle. J'ai commencé mes recherches au milieu du XVIIe siècle, avec l'avènement de personnages de lectrices au premier plan, lors de la vogue des précieuses ridicules, pour aller jusqu'à la célèbre figure de lectrice qu'est Emma Bovary de Flaubert, la lectrice la plus connue de la littérature française, celle dont le nom a donné par dérivation « le bovarysme », « cette insatisfaction romanesque » liée à la lecture.

Je ne parlerai que de personnages de lectrices, soit de lectrices fictives de romans et de pièces de théâtre et non de lectrices réelles ou des lectrices virtuelles « aux blanches mains ». J'appelle lectrice tout personnage qui lit un livre publié ou une œuvre circulant de façon manuscrite, à l'exclusion des lettres. Les lectures prises en compte peuvent être solitaires, à deux ou en groupe, j'ai donc considéré comme lectrice l'auditrice d'un texte lu à haute voix mais non celle d'un récit oral ou d'une pièce de théâtre, l'acte de déchiffrement d'un texte écrit étant la condition sine qua non.

Pour appréhender un si vaste corpus, j'ai utilisé une grille de lecture que j'ai appelée « la rhétorique de la lectrice », proche de la « rhétorique du lecteur » proposée par Alain Viala dans *Approche de la réception pour une sociopoétique*.(transparent)

Je n'ai donc pris que des personnages ayant une activité de lecture précisément décrite dans le texte. Cette quête m'a menée à distinguer trois grandes périodes qui rejoignent plus ou moins les frontières des siècles .

I- Les ridicules des lectrices de salons (1656-1720) : la fin du XVIIe siècle est marquée par la domination des images satiriques, les femmes réunies autour d'un livre sont au centre des comédies et des romans

II- Le charme de la lecture en bonne compagnie (1720-1802) : Le XVIIIe siècle laisse place à des figures de femmes intellectuelles sans ridicule et leur trouve de la grâce, la lecture à deux peut même avoir beaucoup de charme

III- Le danger de laisser lire les jeunes femmes (1802-1856) : le début du XIXe siècle met en valeur un retour aux images de femmes en perdition du fait de leurs lectures : la lectrice isolée devient héroïne de roman

**I – Les images de lectrices de 1656 à 1720 : les lectures mènent les femmes au ridicule en société**

Le roman *La Précieuse* de l'abbé de Pure lance la vague des personnages de précieuses ridicules en 1656 et place des lectrices discourant dans une ruelle au premier plan.

**1- Les images de précieuses ridicules vont envahir alors le théâtre, les comédies jusqu'à la fin des années 1660**

-Les précieuses apprécient la littérature sous toutes ses formes : la poésie mondaine (cathos et Magdelon dans les PR de Molière rêvent de connaître les derniers madrigaux à la mode), les nouvelles enchâssées (incluses dans *La Précieuse* de l'abbé de Pure), les romans fleuves de La

Calprenède et des Scudéry qui parlent d'amours selon la carte du Tendre, les pièces de théâtre de Corneille qui louent la grandeur et l'héroïsme

Elles se réunissent dans la ruelle, lieu clos et secret, pour parler de leurs lectures et lire des textes courts, commenter des poèmes. Ces réunions secrètes inquiètent les auteurs qui leur prêtent des allures de sectes et attribuent aux personnages de précieuses des ambitions démesurées, le désir de régenter la sphère littéraire, d'établir des tribunaux : elles sont décrites comme des juges impitoyables qui veulent faire la guerre aux pédants officiellement mais officieusement, ce serait souvent des bourgeoises qui souhaitent accéder à la classe supérieure en se distinguant par leurs manières et sont qualifiées de « façonnrières »

Ces textes leur prêtent de faibles compétences de lecture, elles parlent même souvent de ce qu'elles n'ont pas lu, mais elles profèrent toujours des critiques acerbes, nourries d'hyperboles et montrent une sensibilité excessive au langage », au « haut style », pour citer Molière.

Ces images nées au moment de l'explosion des salons mondains et de leur propagation dans les milieux bourgeois ont connu un grand succès ; Mlle de Scudéry elle-même a repris un personnage de précieuse ridicule, Polymathie, pour dénoncer les excès de certaines femmes. Le succès de ces personnages accompagne celui d'une série de caricature comme celle de *Lustucru, l'opérateur céphalique*.

## **2- Face à ces images caricaturales, des images de lectrices honnêtes sont proposées dans les romans galants destinés au public féminin**

Ces personnages lisent de la littérature comme les précieuses (poésie, nouvelles, romans contemporains) mais elles ne restent pas en cercle clos. Si la lecture a généralement lieu à l'intérieur, elle se prolonge par des promenades à l'extérieur au cours desquels un cercle choisi, de nobles gens des deux sexes, discute de littérature. La lecture se présente alors comme un partage et une ouverture sur le monde, un divertissement agréable en bonne compagnie, qui génère des conversations instructives. Elle répond au credo « plaire et instruire » et participe ainsi à la formation d'honnêtes gens qui apprennent l'histoire, la poésie, la politesse également grâce aux romans galants et réfléchissent sur les relations humaines. Ces lectrices ne s'aventurent à juger que du naturel des sujets, avec un langage policé mais non savant, elles respectent les règles de l'urbanité.

Ces personnages proposent donc des modèles à suivre pour les lectrices. Si Madeleine de Scudéry s'est engagée auparavant en 1642 dans *Les Femmes illustres*, en faveur des femmes auteurs ; elle déconseille autour de 1660 à ses lectrices de se lancer dans l'écriture et prône la modestie. Molière, après *l'Ecole des femmes* dénonçant les conceptions archaïques de l'éducation des femmes leur refusant tout savoir, oppose dans *La Critique de l'école des Femmes* l'outrancière précieuse (Climène) et la spectatrice modèle (Uranie).

Les personnages de lectrices comiques continuent à avoir du succès cependant ; le type de la précieuse se scinde en deux dans les dernières décennies : les jouvencelles romanesques ou vierges folles et les femmes savantes

## **3- Les vierges folles**

Ces lectrices sont des jeunes filles, qui abordent la lecture sans connaissance littéraire et sont fascinées par un roman à succès, le premier qu'elles lisent en cachette, enfermées dans leur chambre : L'Astrée dans *Le Roman comique* ou La Clélie dans *Juliette ou la folle Clélie*. Elles s'identifient follement à l'héroïne du roman et leur mode de lecture primaire les conduit à se perdre : Javotte dans le roman comique se révolte contre ses parents et s'enfuit avec l'amant qu'elle identifie à Céladon ; Juliette est présentée comme un cas clinique, une visionnaire,

chimérique à l'instar de Bélise dans les *Femmes savantes* de Molière, même si cette dernière est plus âgée.

Les romans comiques se plaisent à jouer avec les lectrices des best-sellers du siècle, présentées comme des bergères extravagantes. Subligny et Furetière défendent les valeurs d'une sphère littéraire restreinte, des classiques combattant les modernes et l'intrusion des femmes dans la sphère lettrée, s'adressent à un public majoritairement masculin invité à rire de ses ingénues lectrices.

4- Au théâtre, le personnage de la femme savante connaît le succès, il est présent également dans le *Roman bourgeois* sous les traits de Collantine dans la seconde partie, personnage de fervente plaideuse, férue de lectures juridiques opposée à l'auteur Charoselles .

Ces lectrices se caractérisent par des lectures atypiques, considérées comme non féminines : Le grec et le latin dans *La Coquette* de Regnard ou les *FS* de Molière, la grammaire, la philosophie, les sciences, le droit. Elles cumulent ce ridicule de lectrice avec l'ambition d'être auteur de livres savants (Philaminte veut récrire *La République* de Platon). Elles entrent ainsi en conflit avec les hommes, dont elles veulent posséder les prérogatives mais aussi avec les honnêtes femmes, telle Henriette que sa mère veut sacrifier à son idolâtrie pour Trissotin dans les *FS* de Molière. Ces personnages de virago, d'harpie font rire en reprenant les formes d'une satire antiféminine traditionnelle : l'image du monde à l'envers ou de l'empire tombé en quenouille.

Ces pièces ont été appréciées par le public féminin ; Mme de Sévigné déclare avoir beaucoup ri à la représentation des *Femmes savantes* de Molière. Ces personnages surgissent au moment où la question de l'éducation des femmes est un sujet d'actualité : Poulain de la Barre s'engage pour une éducation pluridisciplinaire et une large ouverture des enseignements donnés aux femmes ; les cours publics scientifiques se développent et connaissent un grand succès. Fontenelle dans ses *Entretiens sur la pluralité des monde* converse avec une comtesse de sciences, les modernes s'engagent en faveur du public féminin et d'une ouverture de la sphère littéraire tandis que les auteurs chrétiens, tels Fénelon dans *De l'éducation des filles*, suivi par Mme de St Cyr prônent une éducation dirigée vers les fonctions d'épouse et de mère.

5- La mode des contes de fées littéraires donne la parole aux femmes dans les dernières années du siècle. Les images caricaturales de femmes savantes et de vierges folles réapparaissent corrigées dans les écrits des femmes auteurs de contes de fées telle Mme D'Aulnoy ou Mlle L'Héritier. Dans les contes écrits par des femmes, les fées n'hésitent pas à chausser leurs lunettes pour se plonger dans leurs grimoires, elles montrent ainsi que tout n'est pas que dons et science infuse au royaume des fées, la lecture permet d'accroître les compétences et de prendre de sages décisions.

Marivaux dans ses œuvres de jeunesse reprend lui aussi ces images ridicules mais pour les moderniser. Il place lecteur et lectrice extravagants côte à côte ; ils aiment les mêmes romans et ont la même sensibilité, la lecture n'est donc pas susceptible de troubler seulement les femmes.

La seconde moitié du XVIIIe siècle est marquée par la progression des salons littéraires qui donnent aux femmes un espace de discussion et de promotion de la littérature qu'elles aiment. De plus, à la suite de la contre-réforme, pour contrer la progression du protestantisme, de nombreuses congrégations religieuses s'engagent dans l'enseignement féminin : c'est la première grande vague d'alphabétisation féminine. Cette progression des femmes vers la sphère littéraire suscite ces images comiques mais aussi celles qui défendent les lectrices

honnêtes. Anciens et des Modernes s'affrontent sur le terrain de l'éducation féminine et ces images littéraires prennent part à la querelle. Marivaux met ce conflit sur la scène théâtrale dans la *Seconde surprise de l'amour*, en 1727 : la comtesse lectrice est l'arbitre de la dispute entre son pédant professeur et son jeune voisin acquis aux idées des modernes mais un autre mode de lecture est déjà présenté dans cette pièce : celui de la lecture à deux, le modèle du XVIIIe siècle de la femme avec son maître de lecture.

## II- La Lecture à deux : Le modèle pédagogique des lumières

### 1- Les lectrices et le plaisir de la lecture dans les romans libertins de la première moitié du siècle

Dans les textes de Crébillon de belles lectrices dénudées lisent pour leur plaisir en solitaire dans le secret de leur cabinet ou de leur chambre à coucher mais le regard masculin n'est pas loin : celui du sylphe invisible ou du narrateur métamorphosé en sofa précisent les éléments qui font de la lectrice une vision charmante et indiquent comment la lecture s'interrompt parfois pour passer à une conversation animée ou à une action plus vive.

Dans les années 40, le couple du maître libertin et de la jeune femme soucieuse d'apprendre se concrétise dans les romans. La lecture devient récompense pour la femme et les libertins jouent de leur bibliothèque pour séduire les femmes convoitées. Le héros de l'abbé de Prévost se refuse à utiliser les bons livres par principe moral et échoue dans sa tentative de séduction. Le comte du roman érotique *Thérèse philosophe* use des plus célèbres titres vendus sous le manteau et réussit à faire céder Thérèse, qui ne peut résister à la lecture lascive des romans érotiques contemporains. Elle rejoint les figures qui nourrissent l'iconographie et les illustrations de ces romans : tous ces tableaux de lectrices qui ne lisent que d'une main.

Toute une série de textes vendus sous le manteau tentent de poursuivre cette veine et d'utiliser ces images de lectrices à la fin des années quarante : la lecture a sa place au lit, elle est présentée comme un aphrodisiaque pour les couples de libertins affirmés, ou selon les titres comme un somnifère. Les auteurs règlent ainsi leurs comptes avec leurs confrères en montrant l'effet de leurs œuvres sur les lectrices.

Dans ces œuvres, les lectrices se présentent comme des femmes belles et intelligentes mais lascives, la lecture les conduit à l'acte bien guidées par des maîtres séducteurs. Rousseau remet de l'ordre dans ce modèle. Au milieu du siècle, il crée un séisme paradoxal.

### 2- Rousseau dans *la Nouvelle Héloïse* reprend le couple du maître de lecture et de la jeune femme innocente et le remet sur le droit chemin. La lecture entraîne bien les deux jeunes gens à la faute dans le bosquet mais leur droiture, leur effort pour sélectionner quelques bons livres, un mode d'apprentissage efficace fondé sur la relecture et le débat, leur permet d'affermir leurs âmes et de suivre leur devoir jusqu'à créer une communauté d'élite. Julie et sa cousine se présentent comme de saintes femmes, lettrées et admirées, des modèles d'épouse et de mère.

Dans *Emile ou de l'éducation*, le portrait de Sophie, l'épouse destinée à Emile, est toutefois loin de la figure idéale de Julie. Rousseau multiplie des anathèmes contre les femmes lettrées dans cette œuvre (un seul exemple : « toute fille lettrée restera fille toute sa vie quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre »). Il préconise de laisser la jeune fille vierge de lecture pour que le mari la forme à sa guise.

Les lectrices se sont passionnées pour ces œuvres et prises dans l'engouement de la Nouvelle Héloïse ont avalé les coulèuvres de l'*Emile*, son influence sur Mme de Charrière, Mme

Roland, même Mme de Staël est bien connue. Toutes les images qui suivent sont marquées par les discours de Rousseau sur la lecture féminine.

3- Les figures de lectrices perverties dans les romans libertins de la seconde moitié du siècle suivent les condamnations de Rousseau, telle celle qui indique à l'entrée de la Nouvelle Héloïse que « Jamais fille chaste n'a lu de roman ». Les héroïnes lectrices sont soit des autodidactes, telles Mlle Créon et Mlle Tékély de Prévost, Félicia de Nerziat ou la marquise de Merteuil de Laclos, soit des héroïnes formées par des maîtres libertins, telle Laure de Mirabeau ou la Paysanne pervertie de Rétif de la Bretonne. Elles lisent beaucoup et développent une liberté de pensée et des idées qui les conduisent à rompre avec les bienséances et les règles sociales pour vivre à leur guise. Le programme de Laure mêle les sciences et la philosophie pour qu'elle ait une idée claire et réaliste du monde. Que la fin soit morale et condamne l'héroïne ou qu'elle donne l'image d'une femme triomphante, ces personnages dominant leur destin grâce à des lectures qu'elles utilisent pour diriger leur vie : la marquise de Merteuil rivalise avec Valmont dans ses lettres nourries de citations littéraires. Laclos ne condamne pas cette éducation et ces lectures, il reprend le programme d'éducation de la marquise dans son ouvrage suivant : *Essai sur l'éducation des filles*. L'éducation reçue par Sophie Volanges au couvent est par contre clairement dénoncée. Loin des peintures idéales de Clarens, ces œuvres mettent hommes et femmes à égalité dans l'univers de débauche des villes. Ces œuvres reconnaissent des compétences aux femmes mais entachés par la collusion entre lecture et sexualité débridée, ces images de femmes ont séduit les lecteurs mais ont fait bondir les lectrices. Mme Riccoboni la première s'est écriée que Mme de Merteuil était un monstre.

Les femmes retiennent d'autres éléments de l'héritage de Rousseau. Des femmes de la haute société s'engagent dans l'écriture d'ouvrages pédagogiques sous la forme de fictions et présentent de véritables programmes d'éducation pour filles sous le voile de la fiction. L'éducation des enfants légitime l'acte d'écriture et le passage au statut de femme auteur honni par le maître.

Ces auteures s'inscrivent dans la lignée de Rousseau en préconisant une éducation au grand air, un esprit sain dans un corps sain et des filles vertueuses et sages plutôt que savantes. Cependant les mères ouvrent de larges pans de savoir à leurs filles dans ces œuvres et ne laissent pas leur esprit en friche, comme le préconisait Rousseau dans l'Emile, car « pour instruire il faut être instruite » explique Mme d'Épinay. Il faut former des filles instruites pour leur éviter le désœuvrement de la haute société qui mène aux égarements et les préparer à leur rôle de mère et d'éducatrice. Dans l'œuvre de Mme d'Épinay, à 7 ans, Emilie résume des extraits de l'œuvre de Plutarque ; Adèle, dans l'œuvre de Mme de Genlis, apprend l'anglais dès 6 mois et n'a rien à envier à l'éducation de son frère. Le couple mère-fille remplace efficacement le couple jeune fille-maître libertin et fait de la lecture un outil pour l'instruction, la formation des femmes au sein du foyer maternel et une activité pour la vie. Les images des jeunes lectrices tout comme celle de leur mère, fidèles prescriptrices, lectrices et écrivain pour le bien de leurs enfants, sont admirables. Ces œuvres ont été louées et ont assuré le succès de leurs auteurs : Mme d'Épinay a obtenu le prix Monthyon et Mme de Genlis s'est vue confiée la fonction de gouverneur et l'éducation du futur roi Louis Philippe.

Les romans de la fin du siècle, notamment ceux de la période de l'émigration des nobles mettent en valeur des femmes sensibles et des lectrices sages, cultivées et autonomes dans cette période troublée. Elles lisent journaux, romans et philosophes et utilisent leurs lectures pour se reconforter et aider leurs proches. La lecture en commun rassemble les individus et crée des liens entre personnes sensibles, hommes et femmes pleurent ensemble à la lecture des

histoires tragiques de la révolution. Les femmes voyagent et s'adaptent grâce à leur culture : ce sont là les images les plus positives de toute la période étudiée présentes sous la plume de femme (Isabelle de Charrière) et d'homme (Sénac de Meilhan).

Ces images indiquent l'acmé d'une progression qui s'effectue tout au long du XVIIIe siècle parallèlement à l'accroissement du lectorat féminin et à la multiplication des lieux d'instruction. Le modèle de la lecture à deux met en valeur la capacité des femmes à accéder à des niveaux de lecture supérieurs et à des lectures variées, sans sortir des fonctions imparties à leur sexe, si elles sont bien guidées. Cependant, dès les premières années du XIXe siècle Germaine de Staël dans *Corinne* note combien une femme lettrée est encore mal acceptée dans la société.

III- 1802-1856 : le retour des lectrices en péril

1- Dès les premières années, les œuvres des femmes auteurs marquent un revirement : Mme de Genlis, Mme de